

Entretien avec Madame Pinar SELEK, le 14 mai 2022

Château de Goutelas, MARCOUX

Réalisé par Isabelle ROSTAING-TAYARD, avocat au Barreau de Lyon

Table des matières

PARTIE 1.....	3
QUESTION 1 : AUX ORIGINES DE L'ENGAGEMENT	3
QUESTION : TON PÈRE ÉTAIT UN AVOCAT PÉNALISTE ?.....	3
QUESTION : COMMENT EXPLIQUAIT-ON QU'ILS ÉTAIENT EMPRISONNÉS CES ARTISTES ?	4
QUESTION : IL Y EN A EU DES ASSASSINATS À TOUTES LES ÉPOQUES ?	4
QUESTION : POUR QUEL MOTIF TON PÈRE A-T-IL ÉTÉ ARRÊTÉ ?.....	5
QUESTION : TON PÈRE EST RESTÉ EN PRISON UNE GRANDE PARTIE DE TON ADOLESCENCE ?.....	6
QUESTION : C'EST UN IMMENSE EXEMPLE DE COURAGE DE RESTER EN TURQUIE, IL ÉTAIT TRÈS COURAGEUX.	6
QUESTION : C'EST UNE LEÇON QUE TU AS APPRIS TRÈS JEUNE	7
QUESTION : POUR COMPRENDRE LE MONDE. TU N'AS PAS HÉSITÉ AVEC LE DROIT PAR EXEMPLE EN AYANT UN GRAND-PÈRE AVOCAT, UN PÈRE AVOCAT ?	9
PARTIE 2.....	9
QUESTION : POURRAIS-TU NOUS RACONTER TES ÉTUDES DE SOCIOLOGIE, TES PREMIÈRES ANNÉES DE MILITANCE, TES PREMIÈRES RECHERCHES... COMMENT TU ES ARRIVÉ À CHOISIR LES THÈMES QUE TU AS DÉVELOPPÉS ?	9
QUESTION : TU AS EU DES ANNÉES SABBATIQUES ?.....	10
QUESTION : IL Y AVAIT BEAUCOUP D'ENFANTS DES RUES A ISTANBUL ?.....	11
PARTIE 3.....	13
QUESTION : TU AS FINALEMENT PRIS BEAUCOUP D'AVANCE PAR RAPPORT AUX ÉTUDES !	13
QUESTION : IL ÉTAIT INTERDIT DE PRONONCER LE MOT ?	15
QUESTION : ÇA A ÉTÉ UNE PRISE DE CONSCIENCE POUR TOI ?.....	15
QUESTION : TU AS EU UNE ENFANCE HORS DU COMMUN, MAIS AUSSI UNE JEUNESSE HORS DU COMMUN. TU N'ÉTAIS PAS UNE ÉTUDIANTE ORDINAIRE !	16
PARTIE 4.....	16

QUESTION : TU AS DONC COMMENCÉ DES RECHERCHES SUR LES KURDES PENDANT TES ÉTUDES ?	16
QUESTION : CELA VEUT DIRE QUE LES TRANSSEXUELS ÉTAIENT ACCEPTÉS AU SEIN DE L'EMPIRE OTTOMAN, DONC PLUS ACCEPTÉS QU'EN OCCIDENT ?.....	17
QUESTION : A CE MOMENT-LÀ AVAIS-TU CONSCIENCE QUE CELA POURRAIT CRÉER DES PROBLÈMES ? AVAIS-TU DÉJÀ EU DES PROBLÈMES AVEC LA POLICE, LES AUTORITÉS ?.....	19
QUESTION : MÊME TA FAMILLE NE SAVAIT PAS ?	19
QUESTION : QUEL ÉTAIT LE CADRE LÉGAL DE LA TORTURE ?.....	20
PARTIE 5.....	21
QUESTION : COMMENT AS-TU VÉCU LE FAIT QUE L'ETAT RÉCLAME LA PEINE DE MORT ?.....	22
QUESTION : TU AVAIS PEUR QUE LES GENS CROIENT CE QUI ÉTAIT RACONTÉ ?..	22
QUESTION : ILS N'AVAIENT PAS CONSCIENCE QU'IL Y AURAIT AUTANT DE GENS DERRIÈRE TOI ?	23
QUESTION : SANS PARLER DE LA POLICE OU DES MILITAIRES, QUE PENSES-TU DE LA JUSTICE EN TURQUIE ? IL Y A QUAND MÊME EU DES GENS CAPABLES DE DIRE LA VÉRITÉ, TU AS EU PLUSIEURS ACQUITTEMENTS.....	24
QUESTION : EST-CE QUE TU PENSES QUE LES JUGES ACTUELS SONT INTÈGRES, COURAGEUX ? PEUVENT-ILS ÊTRE INQUIÉTÉS QUAND ILS NE SUIVENT PAS LES DEMANDES DU POUVOIR POLITIQUE ?	24
QUESTION : QU'EN EST-IL DE L'ASPECT CIVIL DU PROCÈS ?.....	26
PARTIE 6.....	27
QUESTION : LA MENACE EST DISSÉMINÉE, ÇA PEUT ÊTRE N'IMPORTE QUI.	27
QUESTION : QUE FAUT-IL FAIRE POUR AIDER, DE L'EXTÉRIEUR ?.....	28
QUESTION : S'AGISSANT DE LUTTES, POUR REVENIR UN PETIT PEU EN ARRIÈRE, EXPLIQUE-NOUS TA SORTIE DE PRISON, QUAND TU VIVAIS ENCORE EN TURQUIE, LES COMBATS QUE TU AS MENÉS ?	28
QUESTION : IL Y A EU UN MOUVEMENT DE RÉSISTANCE NON VIOLENT QUI A ÉTÉ RÉPRIMÉ PAR LA FORCE ?.....	28
QUESTION : ET CETTE RÉPONSE POLICIÈRE A PROVOQUÉ DES MORTS ?	29
QUESTION : C'ÉTAIT EXÉCUTOIRE, TU AURAS DÛ ALLER EN PRISON TOUT DE SUITE ?	30
QUESTION : QU'AVAIS-TU EN TÊTE QUAND TU AS FAIT TA VALISE, CE SOIR-LÀ ? ARRIVAIS-TU À PENSER ?.....	30
QUESTION : PENSER POSITIVEMENT.	30
QUESTION : EST-CE QUE TU RÉUSSIS À T'ENRACINER, EN FRANCE ?	30

PARTIE 1

QUESTION 1 : AUX ORIGINES DE L'ENGAGEMENT

Pinar SELEK, ce que l'on retient de toi, ce sont tes identités multiples. Tu es à la fois une militante, une sociologue, une auteure. Tu es aussi le symbole des victimes de la répression dans la Turquie d'aujourd'hui. Nous allons te poser des questions plutôt en tant que juristes. Ma première question, ce serait la naissance de ton engagement. Tu es devenue une activiste connue internationalement. Est-ce grâce à ta famille, ta personnalité ou ton histoire ?

Pinar SELEK

En général, j'explique tous les phénomènes sociaux comme étant avec de multiples facteurs. C'est multifactoriel et multidimensionnel.

Mais je peux dire que le plus visible dans mon histoire, c'est que depuis mes grands-parents, il y avait des juristes. Ma grand-mère n'était pas juriste mais elle était une défenseur des droits humains. Ma mère aussi, elle était très active. Mon père était avocat.

J'ai grandi dans une tradition familiale, dans un milieu où autour de moi tout le monde s'intéressait aux problèmes des autres.

Donc c'était très normal pour moi. J'étais avec ma petite sœur, qui a deux ans de moins que moi. Le coup d'Etat militaire en Turquie a eu lieu en 1980, j'avais 9 ans.

Juste avant cette période, nous vivions une sorte d'effervescence cognitive, sociale, émotionnelle chez nous.

On entendait plein de discussions et comme mon père était l'avocat de beaucoup de grands procès en Turquie, il y avait toujours des débats.

On a grandi un peu dedans.

QUESTION : TON PÈRE ÉTAIT UN AVOCAT PÉNALISTE ?

Pinar SELEK

Non, justement non, il n'était pas que pénaliste, il était généraliste : mariage, commerce...

Mais il est devenu le plus grand pénaliste de Turquie parce que comme il y a beaucoup de violation des droits humains, c'est un peu obligé.

Donc il est reconnu comme un grand pénaliste, mais il dit toujours « ce que j'aime dans le droit, c'est plus les relations, le droit » mais il fait les deux.

Mais il est surtout connu pour ses grands procès, comme pénaliste.

Donc j'ai grandi dans cette atmosphère et ce qui était très intéressant pour moi, c'est que tous les grands poètes, les grands écrivains, je ne sais pas, comme les Tolstoï, Victor Hugo ... de Turquie, tout le monde avait été en prison.

Donc c'était normal. Nazim Hikmet, le plus grand poète de Turquie, il avait été 12 ans en prison dans les années 60 50. Donc pour moi c'était normal de passer par les prisons.

QUESTION : COMMENT EXPLIQUAIT-ON QU'ILS ÉTAIENT EMPRISONNÉS CES ARTISTES ?

Pinar SELEK

Il y a différentes étapes en Turquie par rapport au droit, aux lois. L'arbitrage, la méthode de l'arbitrage se modifie. A l'époque, c'était la peur du communisme. Donc si vous parliez de l'égalité, si vous parliez de choses comme cela, on pouvait vous désigner comme communiste.

Donc Nazim Hikmet, à cause de ses poèmes il était en prison, parce que ses poésies étaient très fortes.

On est d'une culture de l'oralité et donc ses poèmes étaient diffusés partout. Donc on l'a mis en prison pour appartenance au parti communiste. Il n'était pas dans le parti communiste même, il était critique, il appartenait au réseau peut-être mais il n'était pas membre.

Il est resté 12 ans en prison quand même. Après il a fui en Union soviétique, en critiquant Staline il a vécu des difficultés là-bas.

Moi j'entendais ces histoires-là, les grands peintres, les Picasso de Turquie, je dis comme ça parce que vous ne connaissez pas les noms, mais vraiment tout le monde, vivait ou en exil, ou en prison, ou il y avait beaucoup d'assassinats, beaucoup de personnes mortes.

QUESTION : IL Y EN A EU DES ASSASSINATS À TOUTES LES ÉPOQUES ?

Pinar SELEK

A toutes les époques. Mais dans les années 50, 60, il n'y en avait pas beaucoup, juste quelques-uns.

Mais à partir de 70, il y a eu une accélération et on ne savait pas qui tuait.

Cela restait inconnu. On trouvait plus tard un ou deux assassins jeunes, un peu fou, mais on sait que ce n'est pas ça, parce qu'il y a toute une campagne qui était préparée avant par les médias.

Moi j'ai grandi dans cette ambiance, et après il y a eu le coup d'Etat militaire qui est arrivé.

Et là, c'était très important par rapport à mon regard sur la justice, sur la question des droits, etc.

Parce que les militaires tout d'un coup, ils ont dit que tout est arrêté, la constitution, etc..., plus rien ne marche, c'est nous qui décidons.

A peu près un million de personnes étaient en garde à vue à cette période-là.

Et après 600 000 personnes ont été en prison, cela augmentait, cela descendait jusqu'en 1983, où plus d'un million de personnes ont fait de la prison.

Certains d'entre eux sont restés très longtemps, parfois une année. Mais c'était une période de terreur. Les tribunaux étaient des tribunaux militaires. Il n'y avait pas de possibilité de créer une association, tout était interdit.

Donc mon père était en prison depuis le premier jour, ils sont venus le premier jour du coup d'Etat.

QUESTION : POUR QUEL MOTIF TON PÈRE A-T-IL ÉTÉ ARRÊTÉ ?

Pinar SELEK

Parce qu'il était dans un parti politique, il était adhérent à un parti politique. Mais mon grand-père était député de ce parti.

C'était un parti, pas comme le parti communiste, mais un parti plutôt à gauche, un peu comme MELENCHON en France.

Donc mon père a été pris pour cela mais aussi parce qu'il était dans le comité d'administration d'une association pour la paix.

Cette association réunissait les plus grands intellectuels de Turquie. A l'époque ils étaient tous en prison.

Mais mon père c'était plutôt pour être dans le Parti de Gauche.

Juste avant le Coup d'Etat, les nationalistes turcs se sont organisés de façon paramilitaire. Ils étaient armés. Pendant la période 1976-80, cela a été quatre années de terreur énorme.

Avant le coup d'Etat, beaucoup d'intellectuels, professeurs d'université, universitaires, journalistes étaient tués. Des militants, etc.

Une petite partie, un groupuscule, mais qui ne représentait personne a commencé à répondre par les armes.

Une extrême gauche qui répond à une extrême droite, mais ils ne sont nulle part cette extrême gauche, on ne sait même pas s'ils existent.

Cela a créé comme un conflit entre gauche et droite. Il y a eu beaucoup de morts.

A cette période, mon père était avocat dans les grands assassinats causés par la droite fasciste, il était avocat des victimes. Donc cela faisait beaucoup de bruit.

Et je me souviens quand j'étais petite, avant 9 ans, des croix étaient dessinées sur notre maison, il y avait beaucoup de menaces. On avait très peur.

Je me souviens le jour du coup d'Etat, ma mère a cru qu'il allait être tué. C'était une peur viscérale.

Après il est parti, il était en prison, et il est resté 5 ans en prison.

QUESTION : TON PÈRE EST RESTÉ EN PRISON UNE GRANDE PARTIE DE TON ADOLESCENCE ?

Pinar SELEK

Oui. A un moment donné, après deux ans et demi, il est sorti pendant un mois. Le tribunal les a libérés, jusqu'à la prochaine audience où la décision serait rendue.

Toutes les personnes se sont réunies et ont dit « on veut partir, ils vont nous donner une peine ».

La plupart sont partis, presque tout le monde est parti, mais mon père a dit, « **moi je suis un juriste, c'est un parti légal, un parti très important. Je vais aller en prison et je vais faire ma lutte, là-bas. »**

Je me souviens, on était toutes petites et ma mère pleurait, tout le monde pleurait. C'était au début de l'année 1983 et il est allé seul à l'audience pour entendre la décision. Il était seul dans ce grand procès. Il a été condamné à 8 ans de prison.

Même les journalistes d'autres tendances écrivaient des articles à son sujet car il était très connu.

On lui écrivait.

Moi, je suis allée en prison pour aller voir mon père et je lui demandé combien ils étaient dedans. Il m'a répondu « **je suis une personne, et vous, vous êtes combien dehors ?** ».

Ça m'a beaucoup marquée.

QUESTION : C'EST UN IMMENSE EXEMPLE DE COURAGE DE RESTER EN TURQUIE, IL ÉTAIT TRÈS COURAGEUX.

Pinar SELEK

De courage, mais aussi il croyait en la lutte par le droit.

Il est venu à Nice il y a quelques mois, il a été invité par le Barreau de Nice, il a fait une intervention très intéressante sur comment on peut être avocat dans un pays où il n'y a pas d'état de droit.

Il a raconté beaucoup d'anecdotes, par exemple quand on l'a emprisonné.

Il fume la pipe depuis toujours, je ne peux pas imaginer mon père sans sa pipe. Et c'est interdit, même maintenant, de fumer en prison. Pour tout le monde sauf pour lui. Il y a des clients qui lui disent, on a besoin de sentir votre odeur, parce que ça nous rassure.

Et les militaires lui ont pris sa pipe lorsqu'il était en prison. Il a fait une lutte pour ça. Il a raconté, j'ai envoyé une lettre au plus haut niveau. Ensuite il a demandé au directeur de la prison, qui croyait qu'il y a un problème à cause de ses lettres, donc il lui a rendu sa pipe.

Il a raconté plein de choses comme ça.

Il y a eu beaucoup de médiatisation, dans les livres et les articles des écrivains qui sortaient de prison, il est devenu l'avocat de toutes les personnes emprisonnées.

A son époque, et aussi à la mienne quand j'étais en prison, il y avait des dortoirs, on n'était pas isolés mais avec beaucoup d'autres personnes.

Cette époque m'a appris quelque chose de très important, ce qu'est la légitimité des lois. Ce que signifie la justice et ce que veut dire l'état de droit, et aussi ce qu'est le fascisme, qui peut s'appuyer sur des lois de répression.

QUESTION : C'EST UNE LEÇON QUE TU AS APPRIS TRÈS JEUNE

Pinar SELEK

Oui, tout ça était intéressant.

Je me souviens, ma mère nous amenait à des spectacles de IONESCO, Rhinocéros, et on réfléchissait sur cela.

Autour de moi, je voyais des gens qui se transformaient avec le fascisme, ce n'était pas facile de résister à tout ça.

Ma sœur et moi avons eu la chance d'avoir eu une enfance très heureuse parce qu'il y avait cette amitié et ce partage. Alors, on a compris que pour ne pas être malheureuses, il fallait aimer les autres.

Quand il y a l'amour tu n'es jamais malheureux. Même si aimer nous fait souffrir car on est plus sensibles aux autres. C'était une leçon de vie assez importante pour nous.

Donc je ne sais pas si j'ai pu répondre à votre question sur comment je suis devenu ce que je suis...

C'était une évidence de s'intéresser aux autres.

Mais par exemple, la ligne politique ou la fibre humaniste en général de ma famille qui était victime du système de répression, c'était difficile de les remettre en question à cette période, car ils étaient victimes, donc ils avaient raison.

Mais avec le temps, les lectures et les rencontres que j'ai faites, j'ai commencé à voir que dans ce regard universaliste qui prétend tout comprendre et tout défendre, il y a des points morts, des points aveugles.

J'ai commencé à découvrir ça et j'ai commencé à tracer mon propre chemin.

Comme j'avais grandi dans une relation de confiance, je pense que ma sœur et moi avons aussi transformé nos parents car il y avait toujours des discussions, des débats, parfois musclés, mais il y avait toujours un dialogue.

La découverte du sexisme, du patriarcat, du kémalisme, dans les lois de la Constitution, dans les constructions de la République qui est vue comme la plus féministe au monde, etc...

Découvrir cela, c'est ce qui m'a vraiment ouvert l'esprit car j'ai commencé à sentir des choses qui ne sont pas visibles et c'est pour cela que je voulais être sociologue parce que si tout était visible on n'aurait pas besoin des sciences.

Et comme pour la chimie on a besoin de microscopes, pour la société on a besoin de notions et d'autres choses comme cela.

Découvrir ce caractère à la fois nationaliste et militariste de l'Etat mais aussi de toute l'intelligentsia turque m'a fait voir la situation des Kurdes, la situation des Arméniens mais aussi la situation des Turcs qui ne voient pas tout ça.

Donc j'ai commencé à réfléchir à tous ces aspects et à voir un autre visage de l'Etat Turc, un visage anti communiste, un visage répressif.

Mais j'ai aussi compris la plus grande peur de cette République en lisant beaucoup d'histoires et de livres sur cette période.

J'ai donc suivi mon propre chemin à la suite de l'influence de mes parents lorsque j'étais plus jeune.

QUESTION : POUR COMPRENDRE LE MONDE. TU N'AS PAS HÉSITÉ AVEC LE DROIT PAR EXEMPLE EN AYANT UN GRAND-PÈRE AVOCAT, UN PÈRE AVOCAT ?

Pinar SELEK

Oui, mes parents voulaient que je devienne avocate.

Mais moi j'étais très curieuse et je voulais connaître les causes, je voulais vraiment comprendre.

Je lisais beaucoup, et à partir de mes 9 ans, 10 ans, 11 ans j'avais trop de questions. Je ne voulais pas agir, comme on le fait en étant avocat, avant d'agir, je voulais vraiment comprendre. Et c'est vraiment pour comprendre les causes que je suis devenu sociologue.

Ma sœur est devenue économiste et mes parents en étaient malheureux, ils pensaient que la meilleure façon de lutter était de défendre les droits des gens.

En Turquie, les facultés de droit sont en général de gauche. Il y a beaucoup de Kurdes, de personnes de milieux populaires qui veulent être avocats pour défendre. La plupart de ceux qui deviennent avocats, le deviennent car ils veulent défendre quelque chose.

Il y a une vision un peu romantique du métier d'avocat.

PARTIE 2

QUESTION : POURRAIS-TU NOUS RACONTER TES ÉTUDES DE SOCIOLOGIE, TES PREMIÈRES ANNÉES DE MILITANCE, TES PREMIÈRES RECHERCHES... COMMENT TU ES ARRIVÉ À CHOISIR LES THÈMES QUE TU AS DÉVELOPPÉS ?

Pinar SELEK

Je ne voulais pas être quelque chose : je ne voulais pas être sociologue, je n'ai pas à me donner d'identité. Je voulais simplement apprendre la sociologie, avoir des clés de compréhension.

Mais, je savais que la sociologie ne me permettrait pas de tout comprendre : je pouvais comprendre ma main ou par exemple mes seins avec la sociologie et la représentation sociale des seins, mais aussi avec la chimie, avec la médecine...

Il existe plusieurs sciences qui peuvent éclairer ces dimensions, moi je voulais apprendre les dimensions sociales.

J'écris depuis toujours, depuis très jeune. J'adore la littérature et j'ai une grande reconnaissance pour ce que celle-ci m'a apporté et appris. Donc je ne voulais pas quitter ça non plus.

Je sais que l'on est multiple, que l'on peut faire plein de choses dans la vie.

Donc je me disais je veux apprendre la sociologie, je veux écrire..., je peux faire plein de choses.

Avant d'entrer à l'université, j'étais dans une école française pendant 8 ans (3 ans au collège et au lycée, 2 ans de classe préparatoire).

J'ai par la suite décidé de ne pas aller à l'université pendant deux ans. C'était par choix, et j'avais de bons parents qui ne me l'ont pas reproché. Je leur ai dit “je veux vraiment connaître le monde”, je ne veux pas être un cheval de course pour avoir quelque chose.

Donc j'ai résisté et je n'ai pas fait les concours pour l'entrée à l'université. En Turquie, pour entrer à l'université, il y a des concours nationaux dans lesquels tu écris les noms des universités que tu veux rejoindre dans l'ordre de préférence. C'est assez difficile et je ne voulais pas faire un concours.

QUESTION : TU AS EU DES ANNÉES SABBATIQUES ?

Pinar SELEK

J'ai fait deux années, deux ans d'années sabbatiques, mais pas tant que ça...

J'ai simplement continué de faire ce que je faisais depuis plusieurs années.

En effet cette expérience m'a marqué et a contribué à forger tout mon militantisme, ma façon de faire mes recherches, ma sociologie et mes luttes.

Je suis allée à la rencontre des enfants qui vivent dans les rues, j'étais au collège à l'époque.

Je leur lisais des contes et j'ai continué cette relation. J'ai développé une amitié forte avec eux. J'ai commencé à dormir avec eux de temps en temps. Au début, je le cachais à ma famille en disant que j'allais dormir chez une copine.

Je me déguisais pour ne pas que les gens voient que je suis une fille, car c'était très dangereux pour les filles. Je leur faisais cent pour cent confiance et je n'ai jamais eu de problèmes. C'était une amitié très forte.

QUESTION : IL Y AVAIT BEAUCOUP D'ENFANTS DES RUES A ISTANBUL ?

Pinar SELEK

A cette époque, dans un quartier d'Istanbul, le quartier de TAKSIM, il y avait à peu près deux cent enfants qui dormaient dehors, qui vivaient en bandes. Il y avait deux groupes : deux groupes de quarante et d'autres un peu autonomes, qui venaient et partaient.

Istanbul est très grand. Dans chaque quartier, il y avait une organisation sociale dans les rues qui n'est pas visible de l'extérieur. Je suis entrée par hasard au sein de ces organisations sociales, j'ai pu grandir avec eux, j'avais une double vie.

C'était des amitiés très très fortes, **j'étais devenu comme leur grande sœur, la grande sœur de tout le monde** : je prenais soin d'eux, certains me ramenaient leur « caca » en me disant qu'il y avait du sang....

Je n'étais pas leur assistante sociale, je ne donnais pas d'argent.

Pour vous dire, je fumais des cigarettes qu'on ne trouvait pas partout, certains m'en ramenaient au lycée. Je ne leur ai jamais donné quelque chose. Une fois, je leur avais raconté un conte, et comme ils avaient beaucoup aimé, je leur avais fait une pochette avec écrit "maman" dessus avec une image. C'était une relation assez bizarre.

Il y avait beaucoup d'associations qui travaillaient pour eux et qui ne comprenaient pas vraiment la situation de ces personnes : ils travaillaient beaucoup avec la police, sur l'insertion de ces enfants.

Ces enfants en général étaient révoltés sur pleins de choses et ils étaient emmenés au service militaire, emmener dans des dortoirs. Il y avait des psychiatres qui leur donnaient je ne sais pas trop quoi.

Ma présence les dérangeait, même les associations. On ne me le disait pas directement. Mais je disais que moi je ne voulais pas les emmener quelque part,

je voulais juste que la vie dans les rues soit moins violente et qu'ils aient plus de ressources pour quitter la rue.

En effet, dans les rues, il y avait de la drogue, des substances chimiques que les enfants sniffaient ou des médicaments qu'ils prenaient. Au début je ne comprenais pas pourquoi ils prenaient ça. Après, j'ai vu qu'ils mendiaient et j'ai compris qu'ils étaient obligés de se droguer pour tenir. Car ils avaient honte.

Ils m'ont montré beaucoup de leurs secrets et j'ai compris que leurs secrets c'étaient leur force quand ils m'ont dit avec confiance de ne jamais écrire leurs secrets.

C'est cette expérience qui m'a forgé car même quand j'ai commencé la sociologie, cette phrase de ne jamais écrire leurs secrets revenait.

Ce que j'ai vécu avec eux m'a beaucoup influencé : *Pourquoi je fais ces recherches ? Pourquoi je fais de la sociologie ? Pour qui je me bats ? Qui va en profiter ?* C'était des questions très importantes.

Dans ces deux années après le lycée, j'ai créé un lieu, je suis allé à la Mairie et j'ai pris deux ou trois enfants parmi les plus mignons.

On a trouvé des espaces non utilisés, qu'on a un peu squatté mais en le disant à la Mairie, en restant dans la légalité. J'ai commencé à faire des ateliers.

On a créé le Collectif des Artistes de Rue, car ils me disaient “*nous ne sommes pas des enfants de rue nous sommes des artistes de rue*”. Ce collectif a existé de 1990 jusqu'en 1998, donc huit ans.

On a changé de lieu car on avait trouvé de meilleurs endroits. Tous les enfants d'Istanbul sont venus travailler avec nous, c'était incroyable. J'ai mobilisé plein d'artistes car j'étais dans une université, je connaissais plein de monde : on faisait du Théâtre de rue, de la musique.

Par ailleurs, je suis libertaire philosophiquement : je ne faisais pas de hiérarchie, j'essayais que tout le monde participe, s'épanouisse.... Si quelqu'un voulait faire autre chose, je lui laissais la place pour qu'il le fasse... et ça a très bien marché, je ne peux pas vous dire à quel point.

Et après qu'est-ce qu'il s'est passé ? **Les transsexuels sont arrivés.** La prostitution est légale en Turquie, il y a des maisons closes près de TAKSIM.

Elles sont toutes venues. Au début, les enfants de rue ou les gens de rues n'aimaient pas les personnes Trans. Mais comme ce sont des amis de Pinar, il n'y a pas eu de

conflit. Après ils ont commencé à s'entendre. **Ils ont vu qu'ils avaient tous les mêmes problèmes avec la police, ça les a rapproché, ils s'entraidaient.**

On a par la suite créé un grand mouvement de solidarité et **on a créé et vendu un journal dans les rues qui s'appelait L'invité**, qui avait pour but d'exprimer que dans notre groupe, chez nous, c'est très important d'inviter l'autre. **Tout le monde écrivait. Après, beaucoup de gitans ont participé, des Tziganes.**

Donc voilà, c'était très épanouissant pour moi.

Par la suite, j'ai commencé la sociologie tout en continuant ces activités qui me prenaient beaucoup de temps.

En vivant avec pleins de marginaux, avec des personnes hors du moule de la société, j'avais deux vies : d'un côté j'avais une famille, plein d'amis, j'allais danser, j'avais des histoires d'amours, je faisais tout, mais je ne me sentais pas vraiment à l'aise.

Grâce à cette double vie, les enfants que je voyais dans mon quotidien, par exemple les enfants de mes voisins ne me paraissaient pas aussi attachants que les autres.

Pendant cette période je lisais beaucoup, j'ai lu tous les livres de Michel Foucault, avant de commencer l'université. J'ai découvert Deleuze, j'ai découvert Barthes... J'étais dans une grande réflexion et une soif de connaissance en dehors des études.

PARTIE 3

QUESTION : TU AS FINALEMENT PRIS BEAUCOUP D'AVANCE PAR RAPPORT AUX ÉTUDES !

Pinar SELEK

Oui, donc c'était évident de commencer la sociologie après. J'ai ensuite fait quatre ans de licence (c'est 4 ans chez nous) et durant ces quatre ans, je peux vous dire que j'ai vécu deux vies entre l'université et mes actions. J'ai toujours travaillé sur des questions taboues...

J'ai fait un article qu'on peut trouver sur Socio-logos dont le titre est **"Travailler avec ceux qui sont en marge". Toutes les questions éthiques qui posent cette question, ceux à la marge, comment la recherche pourra les transformer, les inquiéter, m'intéressent.**

Etudiante, j'avais beaucoup de chances d'être dans une faculté avec des personnes critiques qui posent plus de questions qu'ils n'apportent de réponse. Nous avions des amitiés très fortes avec les professeurs, on se tutoyait, on faisait plein de choses ensemble.

Moi, j'avais une bande de rue très importante. Je n'étais pas médiatique mais j'étais très connue dans Istanbul. J'ai profité de ces connaissances, **j'avais des amies qui travaillaient dans des bordels**. Bien que je sois anti prostitution et abolitionniste car je ne peux accepter que ce puisse être un métier, pas seulement par rapport à l'exploitation économique, mais aussi au regard du sexisme, de la phallocratie... Mais j'ai beaucoup travaillé avec elles, pour leurs droits notamment. Puis, j'ai remarqué le réseau de prostitution et comment les petites filles tombaient dans ce réseau, étaient violées, etc. Alors **j'ai commencé à les aider, à enlever des filles de ce réseau de prostitution car elles ne voulaient pas vraiment faire cela, elles voulaient fuir**.

Être dans ces marges change ton rapport à plein de choses : en effet, plein de choses sont rendues possibles, on sort des clichés, etc.... Je voulais entrer dans ces maisons closes. Comment faire ? **J'utilisais mes professeurs qui m'envoyaient dans ces bordels pour faire une recherche et je pouvais ainsi analyser ce qui se passait**. J'ai vécu comme ça.

C'est aussi à cette période que j'ai découvert les théories féministes. Jusque-là, j'étais déjà féministe mais pas tant que ça. J'ai lu beaucoup de livres, et ce dès ma première année d'université. **En Turquie, nous avons la chance d'avoir alors à disposition la traduction de livres féministes de noires américaines, bell hooks, Angéla Davis.... Alors qu'en France, ces traductions n'ont été disponibles que bien plus tard**. En Turquie, on avait des livres de féministes de partout.

Je lisais beaucoup sur l'écologie car je suis en lien avec la nature, sur l'écologie sociale qui voit les liens entre la domination de l'être humain sur les autres êtres avec les autres rapports de domination. **Je me suis trouvée dans les mouvements féministes, LGBT, etc...** Différents mouvements qui venaient de naître.

En Turquie, jusque dans les années 80, ces mouvements n'existaient pas beaucoup car il y avait un mouvement de gauche traditionnel qui dominait. Tout est allé ensemble avec, à la même période, ma découverte des problèmes des kurdes et des arméniens.

L'histoire des arméniens, j'y ai été sensibilisée par des personnes que je connaissais, ça m'a questionnée en profondeur, jusqu'à aujourd'hui.

Ma rencontre avec les kurdes s'est faite avec des étudiants kurdes de ma classe à l'université. J'avais remarqué que leur orthographe n'était pas très bonne, ils m'ont raconté qu'ils n'avaient appris que tardivement le turc. Alors je les ai aidés, pour leurs devoirs notamment.

Puis ils m'ont invitée chez eux, dans leur village de l'autre côté de la Turquie. Là, une amie de l'université qui s'habillait habituellement en jeans portait un grand

Chalouar, un Keffieh. Elle était différente. Là-bas, aucune femme ne parlait turc. Je suis restée trois semaines alors qu'initialement je ne devais rester qu'une semaine. J'ai commencé à ressentir de la honte en moi.

A l'époque, même le mot kurde était interdit, pour les turcs, les kurdes n'existaient pas. Si les juifs, les grecs, arméniens étaient marginalisés, tolérés, ils existaient. Mais pas les kurdes. Ainsi, le premier ministre de l'époque disait très sérieusement qu'il n'y avait pas de kurdes, seulement des « turcs de montagne ». Il disait que, comme dans les montagnes, il y a beaucoup de neige, quand ils marchent ça fait le son "kurde"... Parler kurde était interdit.

QUESTION : IL ETAIT INTERDIT DE PRONONCER LE MOT ?

Pinar SELEK

On n'avait pas le droit de prononcer le mot, sans qu'une loi l'interdise expressément. L'existence des kurdes était tout simplement niée.

Mon compagnon est kurde ; il a grandi dans le même pays que moi. Jusqu'à l'école il ne connaissait pas un seul mot turc. Ce qui n'était pas accepté à l'école où il recevait des coups de règles lorsque des mots kurdes étaient prononcés. Il a appris le turc à coups de règles.

J'ai découvert cette réalité à l'Université. Dans ma famille, on parlait du génocide arménien, mais s'agissant des kurdes, même si ma famille n'était pas nationaliste, c'était quand même toujours juste esquissé. Ce n'était pas un sujet qui était considéré comme sérieux. Je me considérais comme universaliste. Je voyageais. Et là je découvrais ce peuple. Ils étaient nombreux, pas comme les arméniens qui avaient subis le génocide.

Les kurdes sont vingt millions, c'est assez important. Malgré les interdictions, ils ont conservé leur culture. Lorsque j'étais dans le village kurde, un troubadour est venu dans le village. **Les troubadours jouent un rôle très important, c'est eux qui racontent l'histoire. Ils voyagent entre les villages. Lorsque le troubadour arrive, on lui prête une maison et il reste deux semaines. Tous les soirs, il y a des rencontres, il raconte des histoires, beaucoup de légendes.**

Je me suis questionnée sur toutes ces histoires. **J'avais l'impression d'avoir appris tout le contraire à l'école.**

QUESTION : ÇA A ETE UNE PRISE DE CONSCIENCE POUR TOI ?

Pinar SELEK

Oui, vraiment très forte. Quand je suis rentrée, je n'étais pas la même personne. Je ne m'imaginais pas qu'il puisse y avoir un peuple en Turquie que je ne connaissais pas, mais il existait !

Et de découvrir aussi l'inexistence des arméniens, et comment notre existence s'appuie sur l'inexistence de l'autre ; c'était une prise de conscience même plus douloureuse pour moi. Les deux découvertes se sont faites ensemble.

Voilà tout ça ; le féminisme, la question du pouvoir en général, l'autorité, la folie, l'exclusion, la domination de l'être humain. Dans mon dernier livre d'ailleurs, le chien est un personnage comme les autres. Toutes les luttes sont égales pour moi ; depuis toujours, je me suis dit qu'il n'y avait pas de priorité pour les luttes. Je ne peux pas dire qu'il y a un problème plus important que l'autre.

Personnellement, je peux avoir plus de ressources pour défendre une cause plus que l'autre, donc je fais des choix. Mais ce n'est pas parce que l'un est plus important que l'autre.

QUESTION : TU AS EU UNE ENFANCE HORS DU COMMUN, MAIS AUSSI UNE JEUNESSE HORS DU COMMUN. TU N'ETAIS PAS UNE ETUDIANTE ORDINAIRE !

Etudiante, j'étais la première de ma promotion, même si je n'étais pas assidue. Quand j'ai été emprisonnée, il s'est passé quelque chose d'incroyable. Les enfants de rue étaient tous avec moi, pour eux, c'était très difficile. Tous mes professeurs, qui sont devenus depuis des amis, ont fait une grande plaidoirie pour moi, chacune différente. **Il y avait de nombreux professeurs qui disaient que je faisais de la sociologie en vrai, que j'étais déjà une chercheuse même si j'étais encore étudiante.** C'était bien d'avoir ce retour.

PARTIE 4

QUESTION : TU AS DONC COMMENCÉ DES RECHERCHES SUR LES KURDES PENDANT TES ÉTUDES ?

Pinar SELEK

Oui, à la fin de ma licence et de mon master, mes amis transsexuels ont vécu une opération très violente à Istanbul. Elles ont été chassées de leur quartier sous couvert de la gentrification de ce dernier. Mais c'était en réalité une campagne politique, institutionnelle, médiatique et policière contre les transsexuels qui existaient pourtant là-bas depuis plus deux siècles, depuis l'empire ottoman, c'était une réelle sous-culture de la ville.

QUESTION : CELA VEUT DIRE QUE LES TRANSSEXUELS ÉTAIENT ACCEPTÉS AU SEIN DE L'EMPIRE OTTOMAN, DONC PLUS ACCEPTÉS QU'EN OCCIDENT ?

Pinar SELEK

Oui, il y avait de l'homophobie, mais si ces personnes ne dérangent pas leur famille, restaient entre elles et obéissaient à l'ordre social elles étaient acceptées. Cependant, les choses qu'elles faisaient après, les conditions de vie ... n'ont pas permis leur survie.

Elles faisaient du théâtre, de la danse, comme les femmes ne pouvaient pas le faire, c'était les transsexuels qui le faisaient. L'homosexualité n'a jamais été interdite en Turquie. Il y a une homophobie, en général on les accuse d'autre chose que de l'homosexualité, on les dénonce pour leurs démonstrations sexuelles, leur impudeur ou autre, mais pas pour leur homosexualité. **L'homosexualité n'est pas un délit et c'est la même chose pour le transsexualisme.**

Mais il y a eu une transformation dans notre société, une homophobie, une transphobie, étroitement liée au sexisme, au nationalisme turc, aux mouvements fascistes de plus en plus importants. Des violences inouïes ont éclaté à l'encontre des personnes transsexuelles, de mes amis. Les fascistes ont créé une table devant le quartier avec le drapeau turc et disait que tous les homosexuels, car ils utilisent ce mot pour désigner les transsexuels également, allaient être punis.

Elles ne pouvaient plus sortir de chez elles, la police effectuait des opérations en les accusant de prostitution. Je suis partie de chez moi pour les aider, car elles ne pouvaient même pas faire leurs courses, j'ai passé beaucoup de temps avec elles. Je me suis investie et j'ai réalisé mon mémoire de Master sur ce qui c'était passé dans cette rue. **Il a été publié en livre, c'est le premier livre sur cette question en Turquie, il a été réédité à dix-huit reprises il me semble.** Je parle également dans ce livre de l'homophobie car homophobie et transphobie sont extrêmement liés, les fascistes eux ne voient pas la différence en général.

Quand j'ai fini cet ouvrage, j'ai commencé à faire une recherche sur le mouvement Kurde, sur ce qui se passait en Turquie. Depuis les années 1980 où les kurdes ont résisté au coup d'Etat, il y avait beaucoup de violence, surtout dans la région kurde. Les prisons étaient surpeuplées, il y avait des images de conditions de détention terribles, le gouvernement acceptait même qu'on fasse manger des excréments de force aux prisonniers.

Plusieurs personnes se sont immolées, ont fait la grève de la faim. La violence dans cette région était incroyable. Moi j'avais vécu la violence en Turquie, dans les

prisons mais là-bas c'était bien pire. Par conséquent, il y a eu une résistance des Kurdes.

Comme c'est une région transfrontalière, le territoire Kurde a été divisé par les alliés après la fin de l'Empire Ottoman, une partie est restée en Syrie, une en Iraq, une en Iran... Ils étaient habitués à se voir de façon illégale depuis longtemps, il y avait même du commerce, c'était socialement accepté dans cette région, comme le troubadour dont je parlais tout à l'heure, qui venait, ce n'était pas légal mais cela se faisait. C'était une résistance sociale et les militants kurdes ont utilisé cette opportunité transfrontalière, ils sont allés en dehors des frontières et ont commencé une lutte armée contre le régime militaire.

Moi, je faisais partie des mouvements antimilitaristes à l'époque, antimilitaristes, féministes, écologistes, libertaires... Mais je ne pouvais pas dire que j'étais différente sans chercher à comprendre, donc j'ai décidé de faire une recherche pour comprendre ce soutien populaire, comprendre leurs motivations, leurs ressources.

J'ai appris que dans les années 1970 au sein de la gauche turque, il y avait déjà eu une radicalisation avec Che Guevara et d'autres mouvements dans le monde, une radicalisation par la lutte armée. Le PKK, le parti kurde, s'est développé dans le mouvement turc à l'époque, ce n'est qu'après qu'il y a eu une scission sur la question Kurde. **Ce mouvement n'est pas tombé du ciel et je voulais en expliquer l'émergence, quelles étaient les ressources transfrontalières ... Pour parvenir à cela j'ai réalisé des entretiens.**

C'était difficile de trouver des Kurdes en Turquie qui revendiquaient leur appartenance au mouvement Kurde, donc j'ai profité de mes nombreux voyages en France où j'avais des amis pour prendre contact avec des associations Kurdes et leur expliquer mon travail. Dans un premier temps, ils ignoraient qui j'étais étant donné que je suis Turque, mais lorsque je leur ai parlé des membres de ma famille, ils ont su me faire confiance.

En effet, mon nom est connu en Turquie, donc lorsque l'on sait que je suis la petite fille de telle personne on me fait confiance. On sait que je ne suis pas un agent de l'Etat Turc.

Ils ont tout de même voulu voir mes premières problématiques, je leur ai envoyé et ils m'ont donné des contacts.

Je suis allée en Roumanie, en Allemagne, en France, aux Pays-Bas. J'ai vu les anciens des guérillas, les cadres, j'ai également eu quelques relations en Turquie, côté Kurdistan, beaucoup de personnes m'ont parlé. Mais ils devaient garder l'anonymat, la police ne devait pas les repérer. Donc j'écrivais X, Y, Z, et dans mes entretiens, je donnais des faux noms ...

QUESTION : A CE MOMENT-LÀ AVAIS-TU CONSCIENCE QUE CELA POURRAIT CRÉER DES PROBLÈMES ? AVAIS-TU DÉJÀ EU DES PROBLÈMES AVEC LA POLICE, LES AUTORITÉS ?

Pinar SELEK

Je n'avais pas eu de problème moi-même car, même si je faisais des recherches sur les transsexuels et que c'était problématique, je n'ai jamais eu de menaces.

Quand la police m'a arrêté la première fois je pensais que c'était parce que je continuais à aider des jeunes femmes tombées dans la prostitution. Je pensais que c'était peut-être des proxénètes travaillant avec la police qui avaient organisé cela, je pense que j'étais un peu naïve.

Il y avait une grande journaliste en Turquie à cette époque qui avait écrit un article lorsque j'étais en prison, elle avait dit : « Pinar Selek a travaillé comme une psychologue suédoise en Turquie, elle a oublié qu'il fallait être plus prudente ». Je parlais au téléphone, je n'étais pas prudente.

QUESTION : MÊME TA FAMILLE NE SAVAIT PAS ?

Pinar SELEK

Ils savaient que je travaillais sur les questions Kurdes mais je ne leur donnais pas les détails. Ils me disaient de faire attention. Heureusement à cette période il y avait des disquettes pour les ordinateurs, et les entretiens je les écrivais, sans enregistrement sonore, je les mettais sur l'ordinateur puis sur des disquettes.

Un jour j'ai été arrêté, c'était très violent, j'ai été mise dans une voiture où il y avait pleins d'hommes. Au début, je ne pensais pas à ma recherche sur les Kurdes ; c'était si violent que je pensais que c'était la mafia. Ils m'ont amené dans un endroit, ont pris les disquettes ; ils m'ont dit qu'ils savaient que je faisais cette recherche, qu'ils me suivaient depuis un moment.

Mais ils ne savaient pas avec qui j'avais parlé. Ils ont imprimé les entretiens que j'avais fait et me demandaient les noms ; ils me disaient que j'étais turque, que je ne pouvais pas les trahir ; que je ne pouvais pas trahir ma nation. Ils disaient qu'un bon Kurde est un Kurde mort. Ils l'ont répété pendant la torture, en me demandant de donner les noms.

Ils me disaient que si je donnais les noms, je serais libérée et que personne n'en saurait rien ; mais que je devrais abandonner ma recherche et ne surtout pas la

finir. J'ai refusé et j'ai essayé de leur expliquer pourquoi je ne pouvais pas faire ça. Mais j'ai vite compris que ce n'était pas possible de leur faire entendre raison. Ils ont essayé de me convaincre, plusieurs personnes, plusieurs policiers sont venus ; mais très rapidement, ils m'ont amené dans les chambres de torture.

Cela a duré sept jours et sept nuits, sans dormir, sans manger. Je ne me souviens même pas avoir bu. Je me suis évanouie à de nombreuses reprises car on m'a fait des décharges électriques sur le cerveau. A cette période, à partir des années 1980-90 la torture physique était systématique. En général, on te faisait même avouer des choses que tu n'avais pas faites et tu pouvais être condamné sur ce fondement.

QUESTION : QUEL ÉTAIT LE CADRE LÉGAL DE LA TORTURE ?

Pinar SELEK

Ce n'était pas légal, ils n'en parlaient pas. En pratique ils faisaient ça pourtant, et c'était très répandu. **Je m'en suis rendue compte une fois en prison, approximativement la moitié des personnes en détention avaient subi les tortures comme moi ; mais aucune n'avait eu les chocs électriques au cerveau. C'était toujours à la poitrine, au pied ou sur les parties génitales.**

Après les chocs, ils m'ont suspendue au mur les bras en arrière, tout mon corps s'est déboité. Je ne sais pas comment j'ai résisté. **J'ai pensé plusieurs fois à parler, je me disais qu'ils savaient surement déjà, j'essayais de rationaliser dans ma tête, je me forçais à tenir une minute de plus à chaque fois. Heureusement, je me suis évanouie plusieurs fois.** Finalement, je ne sais pas comment j'ai fait, mais j'ai résisté ; je n'ai pas dit un seul mot. A un moment donné, il y avait un pistolet, ils m'ont dit qu'ils allaient me tuer, qu'ils m'amenaient pour me tuer, ils m'ont mis dans une voiture, mais ont fini par me ramener.

Pendant qu'on te torture parfois on t'amène pour faire une signature ou faire une photo. Un jour, quand ils m'ont amené pour ça, il y avait un groupe de quatre ou cinq personnes qui venaient d'être arrêtés et qui m'ont vue. Ils ont été relâchés le lendemain.

Ils avaient été arrêtés pour une manifestation ou quelque chose comme cela, et ils m'ont vu par hasard. **Ils ont appelé mon père ; mon père est arrivé. Les policiers lui ont dit qu'ils m'avaient beaucoup interrogé ; et que je ne voulais rien dire. Ils lui ont dit que s'il me convainquait de parler, je serais libérée mais que sinon ils m'infligeraient bien pire.**

Mon père leur a alors raconté sa propre histoire en prison. Lorsqu'il y a eu le coup d'Etat, ils avaient imposé à tous les prisonniers de chanter l'hymne national devant un groupe de soldat et devant le drapeau. Ceux qui ne chantaient pas étaient envoyés nus, en Sibérie dans la partie la plus dure de la prison. Tous les proches de mon père, les gens des syndicats, eux avaient chantés, ils disaient que c'était parce qu'ils étaient des réformistes, ils pensaient qu'il fallait faire bouger les choses en faisant des plaidoiries au tribunal pas en s'opposant dans des situations comme celles-ci.

Mon père, lui, n'a pas chanté. Pourtant il n'est pas contre l'hymne national ; il n'est pas contre les nationalistes au point où je le suis. Cela ne lui plait pas trop mais cela le touche aussi, c'est un républicain, une autre génération. **Il a refusé et leur a expliqué qu'il ne pouvait pas chanter sous la contrainte l'hymne national car sinon à sa sortie il aurait cette image chaque fois qu'il entendrait l'hymne.**

Mon père a également raconté aux policiers que lorsque j'étais sous la torture, il est venu me voir. Il a expliqué que c'était de sa faute, qu'il ne pouvait pas me laisser comme ça parce que j'étais sa fille, car si je donnais des noms, je ne pourrais pas continuer mon métier de sociologue. **Donc le fait qu'il soit arrivé a eu un impact : ils ont arrêté la torture quand ils ont compris que ça n'allait pas marcher.** Mais surtout, ils ont compris que ma famille savait où j'étais et que s'ils continuaient la torture, je risquais de mourir.

PARTIE 5

Pinar SELEK

C'était très fréquent à l'époque, c'était la manière de l'Etat : tuer mais on ne sait pas qui a tué. La police tuait beaucoup et ils jetaient les corps dans des poubelles. On ne pouvait pas prouver que les personnes avaient été arrêtées. Ou bien on te torturait mais il y avait une complicité entre la police et les médecins pour ne pas découvrir les signes de torture. C'était systématique à cette époque.

Je suis ensuite allée au tribunal qui m'a de tout de suite placé en prison pour avoir aidé des groupes qualifiés de "terroristes". En prison, je ne pouvais plus bouger. Tous mes cheveux étaient tombés. C'est incroyable, j'avais les cheveux longs en plus. Je n'avais plus de force, je ne pouvais rien faire et je commençais à avoir des saignements très régulièrement.

J'ai donc par la suite été hospitalisée dans un hôpital de la prison. Une période assez difficile. Un mois après, j'allais un peu mieux. **Il y avait d'ailleurs une grande solidarité dans l'hôpital de la prison : tout le monde se massait, tout le monde s'aidait. Je me suis dit que je devais faire la même chose aux autres pour leur rendre leur geste.** On avait une télé dans la prison où on pouvait regarder les informations.

Un jour il y a eu un flash avec mon visage et celui d'un jeune garçon. Ils annonçaient qu'il y avait une explosion dans un marché historique. Une explosion qui avait eu lieu après que je sois arrêté par la police. La télé a expliqué que c'était une bonbonne de gaz, selon les déclarations de la police. Ils m'ont accusé d'avoir participé à cette explosion. On m'a au départ condamné à la peine de mort, qui était encore effective à l'époque.

QUESTION : COMMENT AS-TU VÉCU LE FAIT QUE L'ETAT RÉCLAME LA PEINE DE MORT ?

Pinar SELEK

Pire que ça, lorsque je vois mon visage à la télé et que le lendemain je suis à la une de tous les journaux, je me suis sentie dans un cauchemar, d'autant plus que je suis antimilitariste.

QUESTION : TU AVAIS PEUR QUE LES GENS CROIENT CE QUI ÉTAIT RACONTÉ ?

Pinar SELEK

J'avais peur de ça et je le percevais comme une injustice d'une terrible violence, qui m'était insupportable. **Mais heureusement que j'étais entourée ; il y avait une bande de filles extraordinaires autour de moi et bien d'autres personnes, dont beaucoup de Kurdes qui avaient été violées. Finalement, dans cette injustice, lorsque tu vois que tu es un petit point dans ce tableau, cela t'aide à résister.** Tu commences à aider les autres, tu relativises ta situation,...

Mon père est ensuite arrivé et m'a dit "ne t'inquiète pas, on va y arriver". **J'avais deux cent cinquante avocats en quelques semaines et ils sont tous venus me faire signer les papiers. Ils me disaient de ne pas m'inquiéter, que j'allais m'en sortir. Le plus important c'est le lendemain des accusations ; mes amis transsexuels et les enfants des rues qui sont venus devant la prison faire un cinéma incroyable. Je pense que les policiers n'étaient pas préparés à cela.**

QUESTION : ILS N'AVAIENT PAS CONSCIENCE QU'IL Y AURAIT AUTANT DE GENS DERRIÈRE TOI ?

Pinar SELEK

Non ils ne le pensaient pas. **C'est d'ailleurs le premier procès politique où autant de mondes différents se mobilisent.** Tout d'un coup, les médias ont changé leur discours et se sont tournés vers moi. Ils ont interviewé les enfants des rues, il y avait pleins de gens du voyages...

J'étais entourée et j'ai réalisé à ce moment-là que j'avais autant d'amis, je ne m'en rendais pas compte. C'est comme si avant j'étais morte et là je voyais tout ce monde pour moi. Les transsexuels étaient également venus me voir. C'était difficile pour eux d'ailleurs car pour les fouiller ils devaient montrer leur carte d'identité en temps qu'hommes.

Pour le petit garçon qui était accusé avec moi, qui n'était même pas un militant mais un simple Kurde, c'était très difficile. Il ne m'a rien fait, il a pris sur lui et sur moi vu qu'il était sous la pression de la police qui lui avait dit de dire ces choses. Il est même plus victime que moi dans cette histoire parce que sa famille avait honte de lui et de moi. A partir de là, il a commencé à résister à sa façon : en disant qu'il ne me connaissait pas, qu'on l'avait torturé.

Lors de la première audience, on l'a mis dans une prison faite pour les indicateurs. Il a par la suite commencé une grève de la faim qui a duré des mois. Lors de la seconde audience, il a déclaré qu'on le torturait tous les jours pour qu'il avoue. Tout le monde pouvait rentrer dans cette prison : les soldats, la police ... c'est un autre monde. Il a donc très mal vécu cette période.

Quand il y a eu l'explosion, au début ce sont les experts de la police qui ont déclaré qu'il s'agissait d'une explosion accidentelle d'une bonbonne de gaz. Ils ont été convoqués par le juge ; ils ont expliqué pourquoi il était impossible qu'il puisse s'agir d'une bombe. D'autre experts ont par ailleurs confirmé cela, donc vous voyez que tout l'Etat n'était pas contre moi.

QUESTION : SANS PARLER DE LA POLICE OU DES MILITAIRES, QUE PENSES-TU DE LA JUSTICE EN TURQUIE ? IL Y A QUAND MÊME EU DES GENS CAPABLES DE DIRE LA VÉRITÉ, TU AS EU PLUSIEURS ACQUITTEMENTS

Pinar SELEK

Il y a beaucoup de cadres de l'Etat qui obéissent parce que le pays a vécu trois coups d'Etat militaires. Les juges étaient des juges militaires pendant longtemps. Il y a eu par la suite de nouveaux juges mais c'était des pro gouvernement. C'est encore le cas aujourd'hui. Pour autant, il y eu des procès avec de bons avocats qui sont passés par la faculté de droit.

En ayant fait des études en science politique, j'ai pu faire une analyse des systèmes autoritaires et démocratiques. Désormais on ne parle plus de ces catégories parce qu'on sait qu'il y a de nombreux pays qui sont dans des zones grises. Il y a une dimension autoritaire qui devient de plus en plus importante mais qui peut parfois laisser des ouvertures, des brèches qui permettent à la justice de fonctionner.

C'est ce que mon père a expliqué quand il est arrivé à Nice pour faire une intervention au Barreau de Nice en précisant qu'être avocat dans un pays où la notion d'Etat de droit est inexistante est un frein. Que si le procès de sa fille dure depuis vingt-quatre ans, c'est grâce à ses avocats. **On ne peut, peut-être pas transformer les choses, mais on peut amener à les améliorer.** Dans mon expérience, j'ai rencontré des avocats très bons et pas seulement par rapport à moi : j'ai quand même été acquittée cinq fois par ces juges-là.

QUESTION : EST-CE QUE TU PENSES QUE LES JUGES ACTUELS SONT INTÈGRES, COURAGEUX ? PEUVENT-ILS ÊTRE INQUIÉTÉS QUAND ILS NE SUIVENT PAS LES DEMANDES DU POUVOIR POLITIQUE ?

Pinar SELEK

Oui je pense qu'ils sont courageux car il y a eu des changements. Une fois, le président du tribunal était malade, ils ont donc amené des nouveaux juges en mutant les anciens qui ont retirés la décision du dossier en 2013, qui était déjà en cassation alors que ce n'est pas possible en principe. Ils ont changé la décision en me condamnant à la perpétuité. Mes avocats ont alors fait appel et ceux qui me condamnaient ont dû former cassation.

Ce qui a pu jouer aussi c'est qu'il y avait des députés européens qui étaient venu au tribunal pour les observer. La Turquie voulait intégrer l'Union Européenne à cette époque. C'est très important pour la Turquie les délégations internationales qui viennent voir comment se passent les procès au regard du droit européen, ça explique alors en partie leur peur. La Turquie fait plus attention aux procès avec une délégation. Il y en avait également dans mon procès.

En 2014, j'ai eu le dernier acquittement.

J'étais à Lyon à cette période, j'avais fêté cette nouvelle avec la Maire du 1er arrondissement, elle nous avait prêté une salle et on a fêté la nouvelle ensemble. J'ai ensuite demandé à mon père si je pouvais venir. Il m'avait répondu d'attendre la réponse du procureur.

Cela dit, le procureur n'a pas le droit de renvoyer à la Cour de cassation car après cinq fois il est obligé de l'envoyer à la Cour suprême de la Cour de cassation qui devait statuer de manière définitive. Ainsi, s'agissant de la décision finale, il n'y a rien après.

C'est pour ça que je me suis dit qu'il y aurait une attente d'au maximum un an, c'est ce que j'avais dit à mon père. Finalement, 8 ans après, je suis toujours en attente. Ainsi aujourd'hui je suis toujours dans l'attente, et je ne peux pas y aller car on ne sait pas quand ils vont délibérer.

Entre-temps, en 2017, le procureur de la Cour de cassation a demandé mon emprisonnement à vie. Pour ce qui est des juges qui m'ont condamné en 2013 ; par le jeu de la manipulation politique, ils sont aujourd'hui en prison (affaire GULEN). On parle d'environ trois cent à quatre cent juges destitués.

Mon père a également expliqué qu'aujourd'hui, on met des nouveaux juges, plus jeunes. Par exemple, un membre du parti du gouvernement et très jeune dans ce parti. Ainsi en venant d'une organisation locale, on le nomme directement en tant que juge. Comme il ne sait pas tout, il doit faire appel à des experts. La justice doit fonctionner avec des experts car il y a de moins en moins de juges qui connaissent le droit. Ce ne sont donc plus vraiment des juristes. Ils ont étudié le droit mais sont davantage politisés.

Voilà donc l'état de mon procès : j'attends, avec une épée de Damoclès depuis huit ans au-dessus de ma tête [la décision a finalement été rendue quelques jours après cet entretien].

QUESTION : QU'EN EST-IL DE L'ASPECT CIVIL DU PROCÈS ?

Pinar SELEK

Ce sont les assurances qui ont payé les dégâts de l'explosion. Elles se sont retournées contre moi, on parle de milliards de dollars.

Ce qu'il faut préciser, c'est que quand le procureur a fait l'appel lorsqu'on a été acquitté la première fois, il l'a fait uniquement contre moi, à partir de son aveu disant qu'on l'avait fait ensemble. Ainsi, à partir de son aveu, toutes les assurances m'imposent une saisie de mes comptes bancaires.

Ce dispositif existe pour les personnes dangereuses pour le pays. **On peut passer par leur famille si on a du mal à retrouver les personnes concernées par ces sanctions.**

Les assurances ont envoyé de nombreuses décisions déclarant attendre la délibération de la Cour Suprême, ce à quoi mon père a répondu en faisant valoir la présomption d'innocence.

Ma situation est assez étrange, mais en dehors de mon procès, le pays fait face à une crise politique profonde ; les nouvelles formes de violences, d'injustices et de violation de la Convention des Droits de l'Homme en général se font par le biais de nouvelles méthodes.

Quand j'ai été arrêtée, la torture était la méthode principale, pour rechercher les aveux. Mais avec le rapprochement de la Turquie avec l'Union Européenne, cela a rendu ces méthodes moins systématiques mais surtout beaucoup plus ciblées notamment pour les kurdes. Quand j'étais en prison, tout le monde était torturé, d'une façon ou d'une autre. Une nouvelle méthode a vu le jour : la création de la notion de "témoin secret"... Il y a des témoins, on ne sait pas qui... Il y a également le fait que lorsque tu es emprisonné, tu ne sais pas pourquoi ; certaines personnes sont envoyées en prison sans leur lire le motif d'accusation. Ils attendent jusqu'à un an avant de le savoir. Avec les juges qui ne sont pas vraiment des juristes et n'arrivent même pas à écrire une décision.

A mon époque jusqu'à il y a 10 ans, les prisonniers étaient plus ciblés quand même, plus intellectuels, des gens de gauche, des personnes qui parlent du génocide kurde, c'était des personnes plus critiques. Mais maintenant, c'est tout le monde.

PARTIE 6

QUESTION : LA MENACE EST DISSÉMINÉE, ÇA PEUT ÊTRE N'IMPORTE QUI.

Pinar SELEK

Oui. Déjà, ce qui est incroyable, c'est qu'il y a une sorte de vengeance de l'Etat. Premièrement, vis-à-vis des kurdes. Mais malgré toutes les répressions, le vol, trafic des urnes, malgré cela, le parti kurde a gagné beaucoup de mairies. Les Maires ont fait des travaux extraordinaires, elles ont fait gagner, avancer beaucoup de choses et elles sont à peu près toutes en prison. Et elles sont malades.

Il y a des députées en prison, des Maires en prison. Plein de femmes, ce sont souvent des femmes.

Parce qu'il y a aussi une vengeance par rapport aux femmes. Des Maires qui ont réunis les féministes, tout le monde pour faire des travaux sociaux dans ces régions, sont maintenant en prison.

Il y a aussi une vengeance par rapport aux mobilisations sociales, aux nouveaux mouvements sociaux qui sont assez incontrôlables parce qu'ils s'appuient sur les réseaux sociaux, sur les individus, c'est très multiple et difficile à réprimer, tout d'un coup. Ce qui était visible aussi, qui n'est pas tombé du ciel mais qui était bien visible au cours des manifestations de la place Taksim en 2013. Mais le gouvernement a trop peur de ces mouvements, c'est pour cela qu'environ trois cent personnes ont été arrêtées à cette période. D'autres personnes ont perdu un œil ou d'autres choses, ils ont été licenciés, etc.

La vengeance continue jusqu'à aujourd'hui. Le gouvernement a vu qu'il n'avait pas pu arrêter ces mobilisations, donc pour faire peur à tout le monde, il a choisi les figures intouchables, dont l'université de Bilgi, la plus prestigieuse d'Istanbul. Le fondateur de cette université est maintenant en prison.

Le médecin de toutes les activités culturelles, mais très pacifiste, il est aussi en prison. Une jeune réalisatrice qui fait plein d'événements culturels, elle est en prison.

Le président de l'Ordre des architectes est en prison. C'est incroyable. Il y a plein de nouveaux avocats, des jeunes. Dont un de mes avocats, qui défend de nombreux procès emblématiques en Turquie aujourd'hui, il est en prison.

Je crois qu'on est face à un régime, qui a toujours été arbitraire, mais ça n'a jamais été le cas autant qu'aujourd'hui. Les critiques ne suffisent pas, parce que

la Turquie a gagné une importance géostratégique entre l'Ukraine et la Russie, et il y a d'autres enjeux.

QUESTION : QUE FAUT-IL FAIRE POUR AIDER, DE L'EXTÉRIEUR ?

Pinar SELEK

Je pense que la meilleure chose c'est d'aller en Turquie, d'aller à des procès, être visible, soutenir ouvertement des procès. **Par exemple, institutionnellement, en tant que Barreau, organisation, montrer qu'on est là, qu'on regarde qu'on soutient.** Il faut des soutiens directs, pas indirects, institutionnels et en allant sur place, directement aux procès. Les opérations médiatiques sont très importantes mais ça ne suffit pas, il y a pleins de kurdes et de personnes qui sont moins connues.

Il peut y avoir des parrainages, avec des déplacements pour les audiences. On peut créer des relations avec les avocats de telle ou telle députée ou avocate. Il faut aider les mairesses kurdes. Parce que la répression que les kurdes ont subie, et subissent encore, est habituelle et c'est comme ça que ça devient normal.

QUESTION : S'AGISSANT DE LUTTES, POUR REVENIR UN PETIT PEU EN ARRIÈRE, EXPLIQUE-NOUS TA SORTIE DE PRISON, QUAND TU VIVAIS ENCORE EN TURQUIE, LES COMBATS QUE TU AS MENÉS ?

Pinar SELEK

J'avais subi une grosse opération quelques semaines avant de sortir. Ils avaient fait évacuer les prisons car il y avait eu une grande grève de la faim dont j'ai fait partie.

J'ai tenu 28 jours en grève de la faim. La grève avait commencé parce qu'ils avaient construits de nouvelles prisons d'isolement des détenus. Ils s'étaient rendus compte que c'était trop dangereux de garder les prisons telles qu'elles étaient. Donc il y a eu une résistance pacifiste qui a subi une violence énorme, et plein de personnes sont mortes.

QUESTION : IL Y A EU UN MOUVEMENT DE RÉSISTANCE NON VIOLENT QUI A ÉTÉ RÉPRIMÉ PAR LA FORCE ?

Pinar SELEK

L'Etat a dit qu'il y avait des organisations puissantes dans les prisons qui forçaient les jeunes à faire des grèves de faim ; ce qui n'est pas vrai.

QUESTION : ET CETTE RÉPONSE POLICIÈRE A PROVOQUÉ DES MORTS ?

Pinar SELEK

Plein, plein. Je crois qu'au total il y a eu 200 morts. Quelques groupes ont essayé d'utiliser les chaises contre les soldats qui venaient les transférer. Ils ont dit qu'ils avaient des armes, ce qui n'est pas possible en prison. Donc il y a eu une violence terrible. On nous a amenées dans une autre prison pour ne pas être mêlées.

Et moi, j'ai été libérée à cette période, là. **Quand j'ai été libérée, c'était très dur car j'avais vécu une violence terrible en prison ; donc je n'ai pas arrêté une seule minute. En un mois et demi, j'ai organisé une très très grande marche dans la capitale régionale Kurde.** Des femmes très connues en Turquie, pas des politiques mais plutôt des Sophie Marceau ou des Catherine Deneuve de Turquie, des journalistes très connus, je les ai tous amenés pour planter des arbres en disant que la paix ce n'était pas quelque chose de facile.

On a fait des grandes actions pour la paix et d'un coup je me suis retrouvée dans des mouvements féministes, dans des mouvements antimilitaristes, écologistes, sociaux. Et comme il y avait beaucoup d'homophobie et de violences contre non seulement les homosexuels mais aussi les transsexuels, j'ai été très active et solidaire avec eux.

A cette époque j'ai rencontré Hrant DINK, il est tout de suite venu me voir et il m'a dit qu'il fallait qu'on travaille ensemble et avec lui j'avais déjà une conscience par rapport au génocide arménien, et de son importance dans la transformation de notre société.

Donc je crois que mon engagement avec les mouvements féministes était plus important, lutter pour les reconnaissances et la justice concernant le génocide.

Je suis restée jusqu'en 2009, ça fait à peu près 8 ans, je suis sortie de prison en décembre 2001. Hrant il a été tué en 2007, comme plein d'autres personnes. Mais Hrant était très proche de moi, donc j'ai très mal vécu son assassinat. Cette violence m'a transformée, ça m'a fait beaucoup réfléchir sur sa façon, sur la mienne, ce qu'il faut faire de plus, etc. Deux ans après il y a eu la décision de la Cour de Cassation mais qui disait que peut être qu'il fallait me mettre en détention, provisoirement.

QUESTION : C'ÉTAIT EXÉCUTOIRE, TU AURAS DÛ ALLER EN PRISON TOUT DE SUITE ?

Pinar SELEK

Oui. **Mon père m'a dit, tu dois partir demain**, le temps que le dossier arrive à la Cour qui met en œuvre la décision. Je suis partie très rapidement, d'abord en Allemagne.

QUESTION : QU'AVAIS-TU EN TÊTE QUAND TU AS FAIT TA VALISE, CE SOIR-LÀ ? ARRIVAIS-TU À PENSER ?

Pinar SELEK

C'était très automatique. Mais il m'a dit, il faut prendre un petit sac, tout mettre dans un petit sac. Je venais de perdre ma mère, on était très proches, donc j'ai mis sa photo. Je ne savais pas quoi faire, quoi mettre. Donc je n'ai presque rien pris.

J'ai pris une photo de Camille CLAUDEL, c'était ma copine d'enfance ; et une photo d'une légende kurde. C'est une déesse kurde, moitié serpent, moitié femme. C'est la première légende que j'ai entendue des troubadours. Elle m'accompagne toujours. J'ai pris des choses comme ça et je suis partie. **Mais le reste c'est très long, depuis que je suis là, je peux dire que j'essaie de ne pas penser à quand je vais rentrer en Turquie car comme je l'ai appris en prison, il faut vivre l'instant présent, toujours penser à ce que je peux faire aujourd'hui.**

QUESTION : PENSER POSITIVEMENT.

Pinar SELEK

Toujours penser positivement et faire avec ce que l'on a. Je suis très engagée dans la cause féministe en France et pour les migrants. J'ai organisé une grande marche à Nice le 5 juin 2021, on était 8 000. Je suis française maintenant, depuis 2017. Je remets en question les politiques françaises, les colonisations, plein de choses. Mais en même temps, je continue à militer en Turquie, j'écris, etc. **Le procès, j'essaie de ne pas trop y penser sinon je deviendrai folle.**

QUESTION : EST-CE QUE TU RÉUSSIS À T'ENRACINER, EN FRANCE ?

Pinar SELEK

Je crois que je réfléchis beaucoup à ça. Oui. Parce que la chanson de Jean Ferrat « ma France », c'est personnel. Donc ce n'est pas la France d'un tiers. **Je pense que j'ai trouvé ma France. J'ai des repères maintenant, avoir des repères c'est important.** Connaître ou non la langue quand tu entends quelque chose, quand tu entres dans un milieu, comprendre ce qui se dit. Maintenant, en France j'ai ça. J'ai de la chance parce que j'étais dans un cours de français et j'ai lu toute la littérature donc la littérature m'a beaucoup aidée. Ce n'est pas seulement les études sociologiques mais aussi la littérature parce que c'est très vivant.

Le fait d'avoir quitté l'Allemagne pour venir en France c'était pour cela, parce que j'avais déjà des petits repères en France et je ne voulais pas être invitée, je ne voulais pas être exilée. **Je voulais mener ma vie nomade. Mais en s'enracinant a un endroit et maintenant c'est la France. J'ai deux pays.**

Pour finir, je peux dire que je ne suis pas vraiment tournée vers le nationalisme, les territoires nationaux, qui sont créés par les guerres, parce que ce n'est pas moi qui l'ai fait et ce ne sont surtout pas les femmes qui l'ont décidé. Maintenant on voit que tous les territoires nationaux ont été mis en place sur les morts, par la force et le pouvoir. Ça n'a jamais été par les discussions sur l'espace public ou le consensus. **Donc moi, je me sens plus méditerranéenne.**

J'ai eu un prix méditerranéen en 2019 pour toute mon œuvre ; j'ai fait un discours. On m'a demandé est ce que vous vous sentez française, turque ? J'ai dit que je me sentais méditerranéenne, mon drapeau c'est l'huile d'olive, le citron, l'aubergine, le soleil !